

Annales

*Économies Sociétés
Civilisations*

Extrait du numéro 3, Mai-Juin 1982

Librairie Armand Colin

103, boulevard Saint-Michel, 75005 PARIS

LE MONDE CONTEMPORAIN

ENTRAIDE SPONTANÉE, ENTRAIDE PROVOQUÉE EN CHINE RURALE : *l'intervention communiste (1943-1944) **

La paysannerie chinoise est sans conteste la plus nombreuse dans le monde. C'est aussi la plus mal connue. L'arrivée au pouvoir du régime communiste, il y a trente ans, a relégué ce que nous pouvions savoir d'elle derrière le prisme des vérités officielles. Et parmi ces vérités, il y a l'adhésion des masses paysannes au socialisme des structures collectives que le pouvoir nouveau a partout implantées dans les campagnes.

Cette « vérité » a été accréditée dans l'intelligentsia occidentale, mais aussi dans les milieux sinologiques, par le rappel des traditions communautaires qui, dans les villages chinois, auraient préparé la société traditionnelle à accueillir la collectivisation communiste.

Notre objectif ici ne sera pas de confirmer ou de démentir cette vérité de l'adhésion au socialisme des masses paysannes. Nous nous proposons plus modestement d'examiner ces traditions communautaires dans leurs formes touchant directement aux structures de production : l'entraide agricole spontanée et les coutumes anciennes qui lui sont associées. Nous essaierons de montrer alors que la tradition ne prédisposait pas du tout le paysan chinois à la venue du collectivisme, soulignant ainsi la novation du projet communiste mais aussi l'ampleur des difficultés de sa mise en œuvre. Ce projet, sa mise en œuvre, nous les analyserons à propos de l'entraide agricole provoquée, telle que les communistes essayèrent de la pratiquer dans leurs bases du début des années 1940. Nous constaterons alors que l'intervention communiste présentait déjà nombre de traits préfigurant ce que sera la collectivisation de la décennie suivante.

A vrai dire, les documents présentant l'entraide agricole traditionnelle sont fort peu nombreux. Les enquêtes villageoises faites par les sociologues d'avant 1949 ont privilégié la description des structures familiales au détriment de l'observation des humbles travaux paysans ¹. Ce sont en fait les communistes eux-mêmes qui, dans le même corpus de matériaux, ont présenté à la fois une enquête détaillée des coutumes anciennes de travail communautaire et les comptes rendus des expériences nouvelles menées dans leurs bases ². Ce fait n'apporte que plus de rigueur à une comparaison des anciennes et nouvelles structures d'entraide dans l'unité de lieu de

ces bases, il ne donne que plus de poids à notre hypothèse contradictoire puisque les arguments nous sont ainsi fournis par ceux-là mêmes qui auraient eu intérêt à minimiser les oppositions, à masquer leurs contradictions d'avec la société paysanne qu'ils essayaient de mobiliser.

Ces matériaux nous entraînent donc dans les campagnes pauvres, arriérées, de ces bases du nord de la Chine où, à la fin des années 1930, les armées communistes ont trouvé refuge après la « Longue Marche ». L'enquête sur l'entraide traditionnelle est ainsi réalisée au Shaan-Gan-Ning (Shaanxi-Gansu-Ningxia), dans les collines de loess de ce nord-ouest de la Chine qui abritèrent à Yan'an les troupes et le gouvernement de Mao Zedong. Il faut souligner ici la rigueur et la sobriété de cette enquête qui demeure à ce jour la source la plus précise dont nous disposons sur ce sujet et qui, malgré la particularité du lieu où elle a été menée, malgré les circonstances pour le moins troublées qui la virent effectuée, a valeur générale, éclairant le peu que nous savons de l'organisation communautaire des travaux agricoles dans le reste de la Chine³.

L'entraide provoquée par les communistes que nous prendrons comme terme de comparaison est celle, rapportée par les mêmes matériaux sous forme de rapports gouvernementaux et de coupures de presse, du « Mouvement pour la production » lancé en 1943 par Mao Zedong lui-même. Nous privilégierons les formes que cette entraide a revêtues au cours de ce mouvement dans les villages modèles vantés par la presse en 1944, quand, après une année d'expérimentations contradictoires, sont fixées et popularisées les structures coopératives devant « promouvoir la production ». Bien entendu, les matériaux utilisés seront ceux de la propagande ; ils sont toutefois assez nombreux (des centaines de pages...), assez concrets, assez significatifs par leur répétition même, pour nous permettre de reconstituer le mode d'intervention communiste et de le situer face aux structures sociales traditionnelles auxquelles il s'applique⁴.

Ces matériaux ne sont pas inconnus des sinologues historiens. Il ne semble pas pourtant qu'ils aient jamais fait l'objet d'une étude approfondie. Franz Schurmann, en les passant en revue, souligne à juste titre le nécessaire dépassement des limitations de l'entraide traditionnelle par les objectifs assignés au mouvement de coopérativisation dont il montre bien les dimensions politiques et militaires. Mais son propos reste général, sans analyse détaillée⁵. Mark Selden, lui, sans plus entrer dans les détails, considère les formes nouvelles d'entraide comme un « compromis » entre l'ambition collectiviste des communistes et la nécessité de ménager les structures productives existantes, à base individuelle⁶. John Wong, après avoir fort pertinemment analysé les fondements économiques de l'entraide traditionnelle, note seulement la rationalité du choix par les communistes des équipes nouvelles d'entraide comme « première étape cruciale dans la transformation graduelle » devant mener à la collectivisation⁷. Tous donc, avec des nuances différentes, insistent sur le caractère « réaliste », « adapté », du projet communiste qui, s'il ne coïncide pas avec les organisations traditionnelles, s'efforce du moins d'enraciner dans les structures sociales existantes, en ménageant un minimum de continuité, les collectifs nouveaux de travail agricole.

Tous ces points de vue ne sont pas dénués de vérité. Il est vrai qu'en 1943-1944 le projet communiste de coopératives fondées sur le village naturel est infiniment plus réaliste que celui des « coopératives de canton » de la période du soviet du Jiangxi (1927-1934). Il est vrai qu'une attention réelle est alors portée aux traditions villageoises d'entraide : la qualité du rapport d'enquête sur ces traditions en

témoigne. L'analyse de l'ensemble des matériaux disponibles sur le « mouvement pour la production » nous conduit cependant à mettre plutôt l'accent sur les éléments de rupture portés par les nouvelles structures promues par les communistes, telles du moins qu'elles apparaissent dans leurs formes achevées, popularisées en 1944. Notre lecture, plus sociologique qu'historique, de ces matériaux se distingue là de celles de nos prédécesseurs⁸. Nous la proposons dans les pages qui suivent, espérant ainsi pouvoir éclairer quelque peu la portée et la nature de l'intervention communiste dans les campagnes chinoises.

Entraide spontanée

L'entraide agricole traditionnelle en Chine est fondée sur la notion d'« échange de travail », *biangong*. La très grande variété des termes qui désignent cet échange, *bogong*, *datao* au Hebei, *dahe* au Shandong, *diaogong* au Hunan, *jiaogong* au Guangdong... atteste l'extension de cette entraide dans toutes les régions de la Chine dans des formules fort proches de celles décrites pour le Shaan-Gan-Ning et sur lesquelles nous allons fonder notre analyse⁹.

Cet échange revêt des formes multiples, suivant la nature des apports de travail échangés, l'étendue des activités agricoles concernées, le nombre des participants. Par-delà cette diversité, il semble qu'il faille distinguer les petits groupes d'échange des grands qui relèvent de modèles sociaux fort différents.

Les petits groupes, ce sont d'abord ces « petits échanges de main-d'œuvre », *xiao biangong*, qui associent deux ou trois familles dont la main-d'œuvre travaille à tour de rôle, une journée chaque fois, sur leurs terres respectives. En règle générale, les participants disposent de ressources similaires en terres et en force de travail et l'échange est équitable. Quand elles ne sont pas apparentées, ces familles habitent à proximité l'une de l'autre, entretiennent des rapports amicaux, savent tout naturellement où elles en sont, les unes et les autres, de leurs travaux respectifs, et l'échange s'organise spontanément. Le travail prêté est aussitôt rendu et il n'est pas besoin de faire de comptes¹⁰.

Certains petits groupes de ce genre n'échangent pas seulement leur force de travail, mais aussi les bêtes de trait. Telle famille disposant de plus de bras mais ne possédant pas de bœuf de labour échangera son travail contre le prêt du bœuf d'une autre famille manquant elle de main-d'œuvre. Ou bien deux familles possédant chacune un bœuf constitueront un attelage commun. Ou bien deux familles achèteront ensemble un bœuf qu'elles élèveront et utiliseront en commun... Les formules de ce type d'échange sont très variées¹¹. Si l'on exclut les cas où cet échange a un caractère de prêt usuraire, le prêt du bœuf par un riche propriétaire devant être rendu lors de la pleine saison par de nombreuses journées de travail de l'emprunteur, tous les autres cas de figure rassemblent deux familles très liées, le plus souvent parentes, qui se font suffisamment confiance pour ne pas craindre que l'animal prêté soit surmené ou insuffisamment affouragé.

Échanges de travail, échanges de bêtes de trait, tous ces échanges ne durent que le temps d'un labour, d'une récolte ou d'un sarclage. Mais le schéma d'échange, lui, est stable qui réunit toujours les mêmes familles lorsqu'arrive le moment d'entreprendre une nouvelle tâche. La coopération se fait parfois plus totale, les familles associant de façon permanente leurs exploitations pour la mise en œuvre des travaux agricoles. Une telle coopération peut aller jusqu'au partage égalitaire

des récoltes. De telles exploitations communes sont toujours le fait de proches parents qui réalisent ainsi sur le plan économique les avantages des ressources multiples propres aux familles étendues ¹².

À côté de ces groupes restreints qui constituent la majeure partie des formes observées d'entraide agricole, il existe des groupes plus nombreux pouvant rassembler jusqu'à dix personnes ou plus.

Le « grand échange de main-d'œuvre », *da biangong*, est de ces derniers. Il fonctionne de façon analogue au *xiao biangong*, le groupe allant travailler à tour de rôle sur les terres de chacun des participants. Toutefois, à la différence du petit *biangong*, il arrive plus souvent que les membres aient des terres de dimensions différentes et l'échange n'est donc pas toujours égal. L'ensemble des travaux achevés, il faut rendre en nature ou en espèces le solde des journées de travail, sur la base du salaire d'un journalier. Le groupe étant nombreux, apparaît également un problème inconnu pour les petits groupes, celui du tour. S'il y a dix participants, le tour dure dix jours et la personne placée en fin de tour risque fort de voir ses terres cultivées trop tard, surtout si le calendrier agricole se fait pressant. Si l'on ajoute que l'hétérogénéité des membres augmente fatalement avec le nombre, accroissant les risques de frictions personnelles et de mécontentement, l'on conçoit que ce genre d'équipe soit réputé difficile à organiser et plus encore à maintenir ¹³.

Les « bandes de travailleurs », *zhagong*, sont également de grands groupes d'échanges. Mais tandis que les *da biangong* ne sont pas structurés et fonctionnent tant bien que mal sans chef, sans comptabilité et sans discipline, les *zhagong*, eux, trouvent leur force dans une stricte organisation. Ils comportent en effet un « maître » (*gongzhu*), organisateur de la bande chez qui elle va d'abord travailler, un « contremaître » (*gongtou*) responsable de la mise en œuvre et de la surveillance du travail et un « comptable » (*guanzhang*). Les *zhagong* peuvent louer leurs services ailleurs quand le travail est terminé sur les terres des « pairs » membres de plein droit (*penggong*). Ils prélèvent alors une rémunération journalière supplémentaire qui rétribue les cadres de l'équipe. La plupart du temps les *zhagong* emploient, à côté des *penggong* chez qui le travail est fait à tour de rôle, de simples journaliers rémunérés au taux ordinaire et nourris par le *gongzhu* les jours de pluie où l'on ne peut travailler. La présence de ces journaliers réduit d'autant la longueur du tour et facilite donc la mise en œuvre de l'équipe. Des règlements de travail très précis, limitant les pauses, ordonnant la place de chacun dans la rangée des travailleurs... aident également à la bonne tenue de ces équipes dont l'efficacité, l'ardeur au travail, font le succès ¹⁴.

Da biangong et *zhagong* sont toujours des groupes de travail spécialisés, effectuant sarclages ou récoltes, qui se dissolvent aussitôt ces tâches spécifiques terminées.

L'organisation de ces divers groupes d'échange répond, nous semble-t-il, à deux types distincts d'insuffisance des exploitations familiales agricoles qui les amènent à s'entraider :

— insuffisance technique ; l'absence d'un ou plusieurs facteurs de production rend impossible la réalisation d'une façon culturelle indispensable et interrompt tout le processus agricole ;

— insuffisance numérique ; les facteurs de production présents permettent d'effectuer l'opération agricole en question, mais leur limitation numérique ne la rend possible, dans des délais impartis, que sur une fraction seulement du terroir de l'unité de production.

Quelles peuvent être les insuffisances techniques ?

L'unité de production en Chine traditionnelle, c'est évidemment la famille, le plus souvent restreinte au couple aidé de ses enfants. Pour ce type d'exploitation, l'outillage en général ne fait pas problème. Faut-il le rappeler ? L'agriculture chinoise est d'abord une agriculture « à main » dont l'outil le plus caractéristique est la houe : on la retrouve dans toute la Chine et partout le geste du paysan est le même qui d'un moulinet fait passer le long manche au-dessus de sa tête pour frapper avec force la terre à labourer, ou qui, saccadé et monotone, butte le sol pour le désherber. L'outillage est donc simple et facile à acquérir. Même la charrue est assez élémentaire : une longue pièce de bois recourbée, un manche, quelques planches et, seules pièces de métal, le soc et le versoir qui ne dépassent guère les 30 centimètres ¹⁵. Le paysan aura moins de mal à se la faire construire qu'il n'aura de peine à acheter le bœuf capable de la tirer.

L'insuffisance technique des exploitations agricoles est en effet moins le fait de l'outil que de la bête de trait. Pour l'ensemble de la Chine, 35 % des foyers agricoles n'en disposent pas ¹⁶. Et encore toutes les bêtes de somme ne sont pas également adaptées au labour : si l'âne se prête bien au transport, seul il aura de la peine à tirer la charrue ; l'attelage caractéristique en Chine du Nord, c'est l'âne et le bœuf tirant tous deux l'araire, l'âne du pauvre travaillant avec le bœuf, emprunté ou loué au riche. Le grand nombre des formes d'entraide où le travail du paysan est échangé contre celui du bœuf trouve ainsi sa source dans ce manque très répandu d'animaux de labour, qui frappe surtout les petites exploitations disposant par ailleurs de très peu de main-d'œuvre.

Nous touchons là à cette autre forme d'insuffisance technique que constitue le manque de bras sur l'exploitation. Certes, en moyenne une ferme comptant deux adultes au travail aidés de quelques enfants peut mener à bien toutes les opérations agricoles requises pour obtenir les récoltes : pour les semailles, la mère épand l'engrais, le père conduit la charrue, tandis que les enfants sèment les graines et tassent la terre... Cette moyenne structure socialement la production fondée sur l'entreprise familiale autonome ¹⁷. Mais la réalité n'est pas faite que de moyennes, elle présente aussi des disparités, des inégalités qui vont mener à l'entraide.

En effet, que le chef de famille soit malade, que le foyer n'ait pas d'enfants en âge de travailler, toutes situations « hors de la moyenne » mais pas moins fréquentes pour autant, et voilà l'équilibre rompu entre force de travail disponible et contraintes techniques des façons culturales. Cette fragilité est elle-même le fruit d'une inégalité. Toutes les enquêtes villageoises concordent pour attester que les familles riches, celles qui ont le plus de terres, sont également les plus nombreuses ¹⁸. Dans ces familles les aléas de la maladie, les cycles familiaux, ont l'incidence la plus faible sur la main-d'œuvre disponible. En vérité ces familles sont réellement autonomes et ne risquent pas l'insuffisance technique par manque de bras. Mais qu'en est-il des autres ?

Qu'en est-il des pauvres foyers dont les enfants meurent en bas âge ? Qu'en est-il des vieux, des vieilles plus ou moins abandonnés ? Tous manquent de quelque chose : un instrument trop usé et qui se rompt, un bœuf que l'on ne peut nourrir toute l'année durant pour seulement quelques jours de travail, ... et surtout ils manquent de bras jeunes et robustes pour aider aux multiples tâches agricoles.

Combien sont-ils dans l'ensemble de la communauté paysanne ? Buck compte 25 % de petites fermes ayant à peine plus d'un « équivalent adulte » et dans 65 % de ces petites fermes il n'y a pas de bête de somme ¹⁹. C'est donc un sixième des

foyers paysans, pauvres d'entre les pauvres, qui, faute d'hommes, faute d'animaux, ne peuvent accomplir seuls les opérations techniques nécessaires à leur survie. Et pour ce sixième de la paysannerie, incapable structurellement de mener à bien les travaux agricoles, combien sont-ils ceux que la conjoncture, c'est-à-dire la maladie, la sécheresse, la dette impayée qui oblige à vendre le bœuf, rejette dans cette catégorie des déshérités pour lesquels l'entraide technique est une nécessité vitale ?

Pour tous ces pauvres en effet, qui ne peuvent monnayer que leur force de travail, l'entraide est la seule façon de pallier leurs insuffisances, de survivre à leur dénuement. L'extension, sous des multiples formes, des petits groupes de *biangong* par toute la Chine trouve là sa source et y prend toute son importance.

Les insuffisances numériques font intervenir, elles, une dimension supplémentaire dans le jeu combiné des techniques et de la main-d'œuvre : l'espace-temps, le calendrier agricole. En effet, les façons culturales ne peuvent être effectuées en dehors de périodes bien délimitées, particulières à chaque terroir et que le paysan connaît bien. Ce calendrier agricole lui impose à certaines dates un labeur forcené s'il veut mener à bien toutes ses récoltes, sur l'ensemble de ses champs. Prenons ainsi l'exemple de la récolte du millet à Dingbian, dans ces campagnes du Shaanxi où nous mène l'enquête sur l'entraide traditionnelle utilisée pour notre analyse : il faut dix jours de travail par hectare pour la mener à bien, vingt jours donc pour les deux hectares dont dispose en moyenne chaque adulte²⁰. Or trois semaines, c'est à peu près le laps de temps que donne le calendrier agricole pour effectuer la récolte dans cette région septentrionale aux contraintes climatiques sévères. Pour peu qu'il pleuve, que la récolte soit en retard, et voilà notre paysan pris de court, devant faire appel à une aide extérieure problématique ou contraint de recourir à l'entraide.

L'entraide est donc inscrite dans ce calendrier exigeant. Elle est également inéluctable, à moins de trouver aisément et rapidement des journaliers, pour les grandes exploitations où la surface à cultiver croît plus vite que la main-d'œuvre disponible. A Dingbian, alors que la moyenne des terres à cultiver par adulte est de deux hectares, elle atteint 2,76 hectares pour les grandes fermes : pour ces dernières l'insuffisance numérique n'est pas le fruit d'une conjoncture difficile exceptionnelle, c'est un manque de main-d'œuvre saisonnier structurel se répétant chaque année²¹.

Bien entendu les riches fermiers peuvent embaucher des journaliers pour pallier ce manque de main-d'œuvre. Mais est-on assuré de retrouver chaque année les travailleurs dont on a besoin pendant ces périodes de pointe où la concurrence est forte ? Que le villageois sur lequel on comptait fasse défaut, et voilà la récolte compromise. L'entraide, l'échange de travail, viennent à point pour stabiliser ces apports de main-d'œuvre qui se font alors à des dates convenues avec des personnes connues. Et c'est ainsi pour « hâter les cultures » (*ganji*), pour finir la récolte avant que le grain ne tombe, que s'organisent bandes de *zhagong* et grandes équipes de *biangong*.

Les deux types d'insuffisance qui sont à l'origine de l'entraide recoupent donc la distinction que nous avons posée entre petits et grands groupes d'échanges. Et se dessinent ainsi les deux pôles d'une typologie de l'entraide qui viennent compléter d'autres dimensions, indiquées dans le tableau 1. A l'un des pôles nous trouvons une entraide numériquement restreinte, technique, entre pairs ou parents, à l'autre nous avons au contraire une entraide de grande taille, numérique entre participants inégaux.

Le type du premier pôle est le petit *biangong* où deux familles, aux ressources

équivalentes, s'épaulent mutuellement pour la réalisation des opérations culturales, qui prêtant son bœuf, qui donnant un coup de main pour conduire la charrue ou semer le grain. Le nombre des participants est alors réduit, leur coopération informelle, leurs comptes rudimentaires ou inexistant, leur objectif essentiel : la survie par la maîtrise commune d'une technique de production.

Le type du deuxième pôle est la bande mixte de travailleurs (*zhagong*), nombreuse, incluant des paysans locaux comme des journaliers étrangers, travaillant à finir au plus vite sarclage ou moisson. La comptabilité devient prépondérante et le groupe se structure, se hiérarchise avec l'apparition de rôles différenciés, maître, contremaître, comptable... Cette institutionnalisation du groupe d'entraide s'accompagne de la formulation de règlements et de l'application de sanctions.

Cette typologie fait ressortir une corrélation inverse entre le nombre des participants et l'étendue, la durée du schéma d'entraide. Dans le cas des grandes équipes de *zhagong*, l'entraide est limitée à des façons culturales isolées, de courte durée. L'équipe se dissout aussitôt l'opération achevée. Au contraire dans le cas des petits groupes d'échange, l'entraide tend à se stabiliser, à concerner un nombre étendu de travaux agricoles. Deux voisins s'entraident pour transporter les engrais, ils feront équipe plus tard pour les semailles, et de nouveau pour la récolte, le battage... Cette coopération étendue est encore plus évidente pour les familles apparentées mettant en commun bêtes et main-d'œuvre pour la plupart de leurs activités agricoles.

TABLEAU 1. — Typologie des sortes d'entraide agricole

	Récipro- cité	Nombre	Parité	Parenté	Socia- bilité	Durée étendue	Compta- bilité	Institu- tion et sanction
Petit échange de main-d'œuvre	+	-	+	×	+	+	-	-
Élevage en commun	+	-	+	+	+	+	-	-
M.-O. contre bête	+	-	+	× / +	+	+	-	-
Culture en commun	+	× / -	×	+	+	+	-	-
Grand échange de main-d'œuvre	+	+	-	× / -	×	-	× / -	-
Zhagong de pairs	+	+	× / -	-	-	-	+	+
Zhagong mixte	+ / -	+	-	-	-	-	+	+
Zhagong de journaliers	-	+	-	-	-	-	+	+

Notes explicatives :

+ = positif (ex. grand nombre...); × = intermédiaire ou indifférent

- = négatif (ex. petit nombre...); / = ou/et

M.-O. = main-d'œuvre.

L'opposition entre d'une part la stabilité de l'échange, les activités multiples de l'entraide technique limitée à un nombre restreint de parents ou de pairs, et d'autre part la courte durée de l'échange, la spécialisation des activités de l'entraide numérique regroupant des participants nombreux et inégaux, cette opposition s'éclaire si nous ajoutons à notre typologie deux autres dimensions, essentielles, du travail agricole : la complémentarité et la répétitivité. Les contraintes propres au travail agricole font en effet que seule l'existence préalable de liens particuliers entre

deux ou trois foyers, qu'unissent la proximité de l'habitat ou la commune appartenance à la même famille, permet à l'entraide de se déployer pour inclure de multiples opérations agricoles au sein d'un schéma d'échange stable et de longue durée. C'est du moins ce que nous allons essayer de montrer.

On ne saurait mieux illustrer la complémentarité des tâches agricoles qu'en résumant la description que Martin Yang nous fait de la culture des patates douces au Shandong ²² :

... Le champ est labouré par le paysan... tandis que sa femme et ses enfants sont occupés à la maison à couper en petites sections les longues tiges dans le germe... Le père a pour tâche de planter les boutures car c'est lui qui a le plus d'expérience... on demande au fils aîné de porter l'eau sur une longue distance car il est le plus fort de la famille. Le frère cadet et la sœur cadette doivent verser l'eau dans les petits trous car cela ne demande pas beaucoup de force ou d'expérience. Enfin le travail qui consiste à recouvrir les boutures et à presser la terre pour tenir en place les jeunes plants demande quelque expérience mais point de force physique, et c'est pourquoi la mère et la sœur aînée se chargent de cette tâche... Il n'y a pas de trou ou de chevauchement dans l'ensemble du processus. Lors de l'arrachage des patates, la coopération qui se déploie est encore plus impressionnante. Au petit matin le fils cadet est envoyé pour couper les fanes et les enlever du champ, tandis que les autres membres sont fort occupés à mettre tout en ordre à la maison et sur l'aire de battage. Lorsque le jeune homme a déblayé une part considérable du champ, le père et le fils aîné arrivent, et le pénible arrachage à la houe commence... Le fils cadet, l'âne, la brouette chargée de deux gros paniers sont affectés au transport de la récolte... La mère et les filles arrivent alors et commencent à nettoyer et à couper en rondelles les tubercules...

Cet exemple nous montre la multiplicité des tâches complémentaires impliquée par une seule façon culturelle, multiplicité à laquelle s'adapte étroitement la main-d'œuvre familiale dans la diversité de ses forces et de son savoir-faire. Cette complémentarité des tâches, c'est celle même que vise à assurer l'entraide technique mise en œuvre dans les petits groupes d'échange. Et ce n'est pas un hasard si ces groupes associent les membres de familles apparentées quand l'entraide devient permanente dans le temps et s'étend à la plupart des travaux agricoles. La coopération qui s'y déploie est en effet de même nature que celle des membres à l'intérieur d'une même famille qui doit satisfaire aux besoins complémentaires d'activités agricoles aux multiples facettes.

Cette corrélation entre complémentarité du travail agricole et adaptation d'une main-d'œuvre mobilisée sur le modèle familial ne relève pas que de la simple évidence. Il y a bien plus : tout le fondement d'une « économie paysanne » qui s'appuie sur une exploitation de la force de travail familiale telle que ne pourraient la supporter les travailleurs salariés ²³. Si les membres d'une même famille savent se répartir les travaux au mieux de leur capacité, s'ils acceptent de les accomplir pour un gain dérisoire, c'est que cette répartition du travail et des gains ne provoque pas de tensions trop fortes dans un groupe primaire partageant les mêmes intérêts économiques et qui trouve son identité en transcendant les intérêts individuels. La famille est en effet un groupement multifonctionnel, lieu de reproduction de la force de travail, de transmission du patrimoine, matériel et symbolique, de socialisation des individus, tout autant que lieu de production. La polyvalence de ses membres, leur adaptation réciproque, leur acceptation de leurs conditions de

travail, ne sont que la résultante dans la sphère économique de cette finalité « en soi » du groupe familial tout entier.

Pour que cette polyvalence, cette complémentarité puissent être étendues au-delà du cadre familial élargi afin de fonder une entraide complète et complexe entre foyers non apparentés, il faudrait que ces foyers participent à une entité multifonctionnelle structurée de façon analogue à la famille. Dans la société villageoise traditionnelle, il n'existe pas de telle entité entre la famille et l'État, le clan proprement dit n'étant lui-même qu'un groupement à finalité rituelle, même s'il exerce d'autres fonctions. Nous sommes donc amenés à postuler l'hypothèse suivante : seuls les liens familiaux peuvent servir de cadre à un déploiement de l'entraide à la fois dans le temps et dans l'étendue, pour tous les travaux agricoles. Les cas de l'échange limité de main-d'œuvre, ou de bétail, entre foyers démunis, non apparentés, nous offrent une confirmation *a contrario* de cette hypothèse.

Ces échanges fonctionnent bien au sein de groupes limités qui, s'ils ne s'apparentent pas à des groupes familiaux, sont des groupes de finage. Ce sont des voisins qui se donnent alors un coup de main pour le labour, qui se prêtent la herse... Ce sont les mêmes voisins qui viennent aider à la confection des plats pour les cérémonies du mariage, se font mutuellement des cadeaux pour fêter les nouveau-nés, transportent en terre le cercueil du défunt. L'entraide agricole n'est donc entre eux qu'une facette de rapports sociaux multiples. La solidarité au sein de ces groupes de finage est parfois aussi forte, aussi réelle, qu'entre parents. Le proverbe ne dit-il pas : « On ne peut pas compter autant sur des parents éloignés que sur des voisins proches ²⁴ » ?

C'est qu'en effet ces groupes fonctionnent comme substituts aux groupes familiaux dans tous les cas où ceux-ci se révèlent insuffisants : élargissement des cercles d'information et d'échanges, substitution de la proximité de l'habitat à l'éloignement de la parentèle... Leur multifonctionnalité fonde la viabilité des échanges entre leurs membres dans le domaine agricole, sans que toutefois ces échanges, restreints, atteignent la stabilité, l'étendue de l'entraide observée entre foyers apparentés.

À l'opposé, nous trouvons la répétitivité du travail agricole qui fonde cet autre mode d'entraide, celui du grand échange de main-d'œuvre, celui des *zhagong*, que nous avons qualifié de numérique. Il faut avoir travaillé aux champs pour connaître la monotonie des tâches agricoles : le même geste répété des heures durant, un travail qui paraît ne jamais devoir finir sur des lopins qui semblent alors immensément grands. Et certaines tâches sont encore plus monotones, plus répétitives, que d'autres : ainsi le sarclage, ainsi le repiquage, ainsi la moisson quand il faut la faire à la faucille. C'est pour ces travaux qu'une insuffisance numérique risque d'apparaître, c'est pour ces tâches que l'efficacité de nombreuses personnes travaillant de concert apparaît véritablement. Alors le proverbe paysan prend toute sa force : « La houe a peur de cinq Jacques » (*chu pa wu Zhang*) : cinq paysans travaillant ensemble abattent plus de besogne que s'ils œuvraient isolément ²⁵.

Les groupes d'entraide fondés sur ce modèle numérique, répétitif, sont de ce fait très spécialisés : à la limite, ils se confondent même avec le seul instrument qu'ils mettent en œuvre, et l'on a les « *gong* de la houe », les « *gong* de la faucille » ²⁶... Au service de cette entreprise unique, les participants d'une telle entraide n'ont d'autres liens que cette finalité économique et le groupe qu'ils forment ne se réfère pas à une entité multifonctionnelle. Ils accomplissent une tâche répétitive qui peut se compter simplement en jours de travail uniformes. La comptabilité du travail ainsi

rendue possible devient indispensable dans des groupes nombreux, aux participants inégaux qui doivent rendre les soldes de travail. Cette comptabilité devient le symbole du primat économique du groupe ainsi constitué.

Le nombre même des participants rend aléatoire le bon fonctionnement de l'entraide. Alors que dans un échange réduit de main-d'œuvre, il est facile pour deux ou trois familles d'ajuster leurs calendriers de travail²⁷, un tel ajustement devient impossible dans un échange groupant un grand nombre de foyers : il en est fatalement qui doivent le même jour cultiver leurs lopins, et se pose alors le problème du tour. Ce problème n'a pas échappé à l'attention des enquêteurs sur l'entraide au Shaan-Gan-Ning qui y voient le principal obstacle à la constitution des grands groupes d'échange de main-d'œuvre. Dans les *zhagong*, le problème est rendu moins aigu par l'embauche, à côté des « pairs » dont les terres sont travaillées à tour de rôle, de journaliers hâtant la besogne sans pour autant allonger le tour. Il est clair que l'entraide perd là en réciprocité ce qu'elle gagne en efficacité. S'il y a entraide effective entre « pairs », il y a par contre seulement une organisation d'embauche commode pour les journaliers.

Cette perte de réciprocité dans une entraide qui le cède de plus en plus au salariat change du tout au tout le climat, l'ambiance de travail, au sein de ces grandes équipes. Dans les cercles restreints des voisins et des parents qui s'entraident, on trouvait cette sociabilité « chaude », caractéristique de groupements communautaires où les « nous » qui s'expriment se font l'écho d'une interdépendance reconnue, de liens affectifs et cognitifs dépassant la seule fonctionnalité économique. Dans les bandes de *zhagong*, au contraire, la sévérité, la brutalité des règlements relèvent d'une sociabilité froide, reflet de l'opposition partielle entre participants concurrents.

Les repas expriment bien cette différence de sociabilité. Pris sur le pas de la porte, entre voisins, ils réactivent au travers des propos ou des plaisanteries échangées les relations informelles qui sont la trame virtuelle d'une solidarité prête à se faire jour le cas échéant²⁸. Préparés ensemble par les femmes de plusieurs foyers qui s'entraident, ils actualisent une mise en commun des ressources qui vise à la survie de tous. Pris en même temps par les participants du *zhagong*, ils cristallisent la rivalité pour la subsistance, l'angoisse de chacun de ne pas perdre une miette au profit du voisin, l'anxiété du patron à voir trop vite s'épuiser son stock de vivres : défense de parler la bouche pleine, défense de tremper son pain dans la soupe, de mettre les bouchées doubles, de gaspiller le potage²⁹... Les règlements sont là, éloquentes, qui dénotent cette perte de convivialité dans des bandes où l'entraide perd une grande partie de son sens.

Cette perte de substance de l'entraide tandis que l'on passe des groupes restreints d'échange aux grandes équipes de *zhagong*, ce glissement d'une organisation réellement coopérative, réciproque, à une organisation salariale lorsque la taille du groupement s'accroît est une constante que l'on retrouve dans la plupart des organisations coopératives³⁰. Cette évolution illustre à nos yeux, dans le cas précis de la paysannerie chinoise, la difficulté de maintenir un schéma de coopération réciproque, égalitaire, où les rapports salariés soient exclus, en dehors du seul groupement irréductible à l'économie de marché dans ses relations internes : la famille, fondement de l'économie paysanne, éventuellement élargie ou imitée par les groupes de finage.

Les groupes de *da biangong* semblent cependant s'opposer à cette thèse, puisque malgré leur taille, le nombre de leurs participants, ils demeurent non structurés,

sans comptabilité ni règlements, sans apparition d'un quelconque salariat. En fait, ces groupes confirment *a contrario* notre thèse dans la mesure où ils n'ont qu'une existence fantomatique : il nous est rapporté en effet que ces groupes sont très rares, et d'autant plus rares et éphémères qu'ils rassemblent plus de partenaires. La signification tendancielle de tels groupements est donc claire : ils montrent les difficultés croissantes qui assaillent les groupes d'échange dès lors que l'on veut en accroître la taille, difficultés inextricables du tour, des repas, des conflits de personnes, qui rendent finalement leur existence impossible³¹.

Il semble donc bien que l'on doive rechercher les organisations d'entraide réellement réciproques et communautaires dans les seuls groupes restreints fonctionnant sur un modèle repris des groupements familiaux. Toute augmentation de la taille de ces groupes conduit soit à leur extinction, soit à une dégénérescence de l'entraide qui doit s'accommoder du salariat, d'une structuration comptable étrangère au schéma coopératif initial.

Dans la Chine traditionnelle, et contrairement à certaines idées reçues, il n'y a donc pas, à l'échelle du village, de groupements d'entraide larges fonctionnant de façon réellement communautaire, désintéressée, où les calculs individuels s'effacent devant le primat d'une solidarité collective.

L'examen du fonctionnement des associations villageoises pour l'irrigation nous renforce dans cette conviction, alors même que ce type d'association symbolise a priori la solidarité du village pour la maîtrise hydraulique nécessaire à la survie de tous.

Une telle association a été fort bien décrite par Fei Xiaotong dans un village du Jiangsu où celle-ci est chargée de la régulation de l'irrigation sur l'ensemble du terroir villageois³².

Le terroir est divisé en onze *yu*, sortes de cuvettes entourées de canaux d'irrigation à l'intérieur desquelles s'étagent les rizières irriguées par gravité grâce à l'eau pompée à partir des canaux. Ces rizières sont elles-mêmes divisées par des digues en *cien* ou unités de drainage, puisqu'en effet l'eau du fond de la cuvette doit être ensuite pompée et rejetée dans les canaux extérieurs. A ces unités spatiales collectives correspond l'organisation de la main-d'œuvre villageoise en groupes très structurés pour la mise en œuvre du pompage. A chaque *cien* sont affectées quinze équipes actionnant quinze norias. L'apport de travail de chacun des membres des équipes est soigneusement calculé en fonction de la taille de l'exploitation qu'il désire irriguer. Des responsables de *cien* sont nommés ainsi que des chefs d'équipe chargés de convoquer les membres pour le travail. Toute absence au travail est sanctionnée.

Cette coopération ressemble à l'entraide en ce qu'il y a conjonction de main-d'œuvre pour accomplir une tâche commune irréalisable autrement. Elle n'en demeure pas moins une forme d'organisation de nature très différente. Les partenaires de l'entraide ont librement choisi de s'associer ; les participants des équipes du *cien* ne se sont pas choisis, c'est l'agencement de leurs terres qui détermine la composition de leur groupe. Dans les groupes d'entraide le travail est échangé à tour de rôle entre les participants ; ceux du *cien* n'échangent pas de travail entre eux mais apportent leur contribution à un service commun. Et la mise en œuvre de ce service se fait sur la base de l'ensemble de la collectivité villageoise et non plus sur celle, fragmentaire, d'un nombre quelconque de ses foyers.

Groupement de fait, et non plus électif, groupement total à base territoriale et non plus fragmentaire à base de cellules de main-d'œuvre, l'association coopérative

d'irrigation a en fait une finalité tout autre que l'entraide : il ne s'agit plus de s'associer ponctuellement au service de fins particulières, il s'agit d'assurer tous ensemble une régulation essentielle pour la vie de la collectivité.

Cette dimension de régulation, étrangère à l'entraide, nous la retrouvons encore plus manifeste dans les associations pour l'irrigation observées plus récemment à Taiwan par Pasternak³³. Le progrès technique s'est traduit par la mécanisation du pompage, et l'apport collectif de main-d'œuvre qui fondait la similitude avec l'entraide a disparu. Et pourtant les associations se sont maintenues, étendues même tandis que se multipliaient les interconnexions entre réseaux d'irrigation. Leur fonction sociale principale n'en est devenue que plus explicite : il s'agit d'une fonction d'arbitrage, il s'agit de rendre équitable pour tous l'accès à l'utilisation de l'eau, bref d'éviter les tricheries et les vols de l'eau, d'arbitrer les différends qui surviennent à ce propos. La complexité de ces organisations d'arbitrage et de régulation, qui s'exprime dans la minutie des règlements et l'ingéniosité des procédures de contrôle, est à la mesure du potentiel conflictuel porté par les larges groupes de paysans qui se partagent la même ressource. Cette institutionnalisation d'une coopération étendue dans l'espace et par le nombre reflète moins une quelconque volonté d'entraide collective qu'elle ne répond à la nécessité de parer à la fraude et à la fronde des intérêts particuliers.

Les associations villageoises pour l'irrigation se distinguent là nettement de l'entraide agricole : si elles mobilisent parfois la main-d'œuvre de manière analogue, elles ne partagent pas les connotations d'altruisme, si limité soit-il, et de réciprocité, propres aux groupements communautaires de l'entraide. De telles associations ne sauraient donc être considérées comme les relais, pour des espaces géographiques et humains plus vastes, d'une entraide primitivement restreinte à quelques foyers.

L'absence de larges organisations de type communautaire dans le monde villageois, la limitation de l'entraide véritablement réciproque aux groupements familiaux ou de finages, indiquent clairement qu'aucune tradition dans la Chine rurale ne prédisposait la paysannerie à la venue d'un collectivisme où les intérêts individuels devraient s'effacer... La tâche des communistes n'en sera donc que plus formidable qui essaiera d'implanter dans un monde paysan individualiste et âpre au gain ce projet collectiviste étranger aux structures sociales traditionnelles³⁴.

Entraide provoquée

C'est en effet une entraide bien différente de l'entraide traditionnelle que celle dont fait état la presse communiste des bases de guérilla antijaponaise au cours de l'année 1944. Tandis que se développe le « mouvement pour la production » dans les campagnes déshéritées de ces bases du nord de la Chine, les villages sont alors le lieu d'un effort intense d'organisation de la population dans des groupes, des coopératives d'entraide agricole suivant des formules nouvelles largement popularisées par les organes de propagande. Les noms des villages modèles ainsi réorganisés apparaissent dans le *Jiefang Ribao*, le *Jin-Cha-Ji Ribao*... : Muchang Cun, Huangtuling, Zaohuoyu, Dengjia Dian, Piancheng, Baiyuan Cun...³⁵. Au travers des histoires édifiantes qui nous sont ainsi contées, c'est tout le projet communiste de réorganisation sociale qui se dessine, tout un mode d'action,

d'intervention dans les campagnes chinoises qui s'ébauche préfigurant les modalités, et les difficultés, de la collectivisation à venir*.

Le récit qui nous est fait de l'action menée à Muchang Cun par le héros du travail³⁶, Ge Cun, est assez caractéristique de ce type d'histoire.

Ge Cun était fermier dans son village, un fermier pauvre que les taux élevés du fermage avaient plus d'une fois contraint de partir sur les routes se louer comme journalier ou faire du menu colportage. L'arrivée de la « Huitième Armée de Route », l'installation du « Gouvernement Démocratique Anti-Japonais » marquent pour lui la fin des années de misère : assuré de pouvoir garder la majeure partie de ses récoltes, il ne ménage plus sa peine pour bonifier les quelques *mu*³⁷ de mauvaise terre qu'il loue, terrassant les pentes raviniées, aménageant en rizières les bords de la rivière. Tant et si bien qu'il s'enrichit, finit par posséder plus d'un hectare de terres, un bœuf, un âne, et quelques économies.

Ge Cun est un travailleur dur à la tâche qui n'a pas son pareil pour faire travailler aussi les autres, d'abord sa femme et ses enfants, puis les autres familles du village qu'il aide à s'organiser collectivement. Après l'inondation de 1940, il mène une équipe mettre en valeur des friches. Plus tard douze familles pauvres vont sous sa conduite récupérer des champs sur les berges. Montrant l'exemple, il amène les villageois à creuser des canaux, à collecter et transporter ensemble composts et fumiers.

C'est en 1944, au retour d'une réunion de héros du travail tenue au niveau du *fenqu*³⁸, que Ge Cun avec l'aide de sept « cadres » va tenter d'organiser l'ensemble du village, 57 familles, dans une grande équipe d'échange de travail (*bogongdui*). Les règles d'échange sont arrêtées et la valeur de la journée de travail fixée.

En ce début d'année, l'équipe s'occupe d'abord des divers travaux de mortel-saison : les hommes défrichent, récurant les canaux, les femmes et les enfants assurent le transport des engrais avec les ânes. Puis vient le temps des semailles ; douze groupes (*ban*) sont formés et dans chacun d'eux les femmes épandent le fumier, puis les hommes viennent labourer avec une paire de bœufs tandis que les enfants passent derrière semer les graines. Arrive ensuite le moment de désherber ; toute la main-d'œuvre est alors divisée en petits groupes (*xiao zu*), sept d'hommes et trois de femmes travaillant séparément ; le travail à la houe s'effectue à raison d'une demi-journée par famille, les terres des cadres passant en fin de tour...

... Les femmes participent également aux tâches dont elles n'avaient pas l'habitude autrefois ; ainsi pour le sarclage des pousses de riz, la propre fille de Ge Cun montre l'exemple, de concert avec les femmes de cadres, et bientôt huit groupes sont constitués mobilisant toute la main-d'œuvre féminine du village. Et l'on s'entraide pour la garde des enfants en bas âge, les vieilles grand-mères veillant sur quatre ou cinq bébés à la fois, les grands enfants portant leurs petits frères et sœurs à leur mère dans les champs pour l'allaitement...

Comme Ge Cun, les fondateurs des nouvelles structures d'entraide sont tous des paysans pauvres qui se sont enrichis à la faveur de la venue des communistes,

* Il doit être clair que c'est un « projet », un « modèle », que nous allons essayer de reconstituer dans les pages qui suivent à partir des histoires exemplaires rapportées par la propagande communiste. S'il ne fait pas de doute que c'est bien ce projet que les communistes ont tenté de réaliser au cours de 1944, se heurtant, nous le verrons, à une résistance certaine de la part des paysans, il est en revanche extrêmement difficile de se prononcer sur le degré effectif de réalisation des objectifs alors poursuivis et, partant, sur l'étendue des résistances rencontrées.

profitant notamment du mouvement de réduction des fermages que ceux-ci ont partout appliqué³⁹. A Wenjia Zhai, Wen Xiangshuan avait vu mourir de misère son oncle, son frère, sa femme... Il peut désormais cultiver plusieurs hectares de terres et devient prospère. A Piancheng, Zhang Xigui ne survivait qu'en empruntant quelques boisseaux à la soudure... Il possède maintenant plus d'un hectare de terres. Ce mouvement de réduction des fermages proclamé dès 1938, n'a d'impact véritable que lorsque les cadres et les activistes locaux soulèvent réellement la colère paysanne contre les propriétaires fonciers, acculant ces derniers à rendre les rentes indûment perçues, à vendre à bas prix des terres devenues guère profitables. Ce mouvement n'a rien de pacifique ; à Piancheng, il succède à la « lutte » contre les « corrompus » et les « enragés » menée par le chef de l'association paysanne... qui n'est autre que Zhang Xigui. Comme à Ningwu, où l'on confisque l'argent et la farine de l'ancien chef de *lū*⁴⁰, il s'agit de faire rendre gorge aux anciens dirigeants villageois auxquels se substitue une nouvelle strate dirigeante, faite de paysans pauvres ayant montré dans l'action leurs talents d'organisation et acquis au gouvernement communiste auquel ils sont redevables de leur prospérité nouvelle.

Avant même que ne soient mises en place les nouvelles structures d'entraide, la stratification villageoise a donc été déjà bouleversée, ouvrant la voie à des leaders nouveaux disposés à suivre les directives communistes, dans un climat de violence et de contrainte créé par les « mouvements » en cours, propice à une remise en cause des structures sociales traditionnelles⁴¹.

A cette rupture préalable de l'ordre politique et social correspond également, dans les récits des premiers essais d'organisation qui nous sont relatés, une rupture d'ordre écologique : à Muchang Cun, c'est après une inondation que Ge Cun forme une première équipe d'entraide ; à Piancheng, c'est après une sécheresse qui affame la moitié du village ; à Huangtuling, c'est après un pillage par les Japonais qui ne laissent sur place que onze bœufs de labour... L'inondation, la sécheresse, le pillage sont les accidents, bien fréquents en ces lieux sensibles aux catastrophes naturelles, en ces temps de guerre et de désordres civils, qui sapent l'ordre économique existant, amenuisent la cohésion des structures sociales établies, ouvrent le champ à l'intervention communiste⁴² : Ge Cun peut dès lors déployer ses talents pour aider ses compatriotes à récupérer les terres qui manquent, Zhang Xigui va persuader ses voisins d'entrer dans son équipe en distribuant les vivres du grenier de bienfaisance. Zhao Gui, à Huangtuling, organise militairement ses compagnons qui seront aussi membres de l'entraide. C'est en occupant le vide créé par les calamités qui ravagent ces campagnes recrues de famines et déchirées par la guerre que les communistes vont mettre en place des institutions nouvelles qui ont pour nom milice, coopératives de consommation et de prêt, coopératives d'entraide de travail⁴³.

A l'instar d'une aide « parachutée » dans une zone dévastée, l'initiative de ces institutions vient de l'extérieur. Si leurs promoteurs sont des paysans du cru, ceux-ci obéissent en fait à des directives, des instructions, issues d'instances politiques supérieures aux villages, participant à la stratégie d'ensemble définie par le Parti communiste. Cette intervention de l'extérieur est particulièrement apparente dans la relation qui est faite des décisions d'élargir à tout un village les formes d'entraide initialement organisées par les activistes parmi leurs proches ou leurs voisins. Dans la plupart des cas la décision est prise après participation à une réunion tenue hors du village à l'échelon du *fenqu* (Muchang Cun), ou du *Xiang* (Piancheng). Parfois ce sont les initiateurs eux-mêmes de l'entraide villageoise que leurs fonctions rattachent à des centres de décision extérieurs : à Baiyuan Cun, Shi

Mingde est également chef de *xiang* ; il en est de même pour Gao Yongho dans le *fenqu* de Sanbian ; à Nianzhuang, Liu Bingwen est aussi maire de Yan'an...⁴⁴.

Partout, l'extériorité des centres de décision est flagrante et marque bien le caractère provoqué de l'entraide alors popularisée dans les villages. Bien que reprenant des appellations issues de coutumes anciennes, cette entraide ne fait suite à aucune organisation communautaire traditionnelle qui soit précisément mentionnée dans les villages concernés. Elle est littéralement créée de toutes pièces par des dirigeants nouvellement promus, étroitement liés au Parti communiste, dans une conjoncture marquée par la déstabilisation de l'ordre social et économique. Dans cette action concertée, il n'est pas étonnant que soient partout repris le même schéma organisationnel, les mêmes recettes, que l'on retrouve d'un village modèle à l'autre. La mise en œuvre de l'entraide dans ces villages suit en effet la même progression, la même extension à la fois spatio-temporelle et sociale.

Au début, l'entraide est confinée aux travaux auxiliaires de morte-saison : à Baiyuan Cun comme à Muchang Cun, on commence par les transports d'engrais, les défrichements. Puis, peu à peu, l'entraide quitte les friches lointaines des collines, les marches des chemins de terre, pour gagner le cœur des terroirs, et ce sont les semailles du blé, le sarclage des champs de maïs, les récoltes. D'abord ponctuelle, discontinue, l'entraide finit par concerner toutes les façons culturales, tout au long du calendrier agricole. La volonté des organisateurs est là très nette qui, comme Shi Mingde à Baiyuan Cun, font en sorte qu'une activité prenne le relais d'une autre pour que l'entraide ne connaisse point de temps mort, se perpétue en s'étendant. Shi Mingde va même jusqu'à interdire aux travailleurs d'aller se louer dans d'autres districts lors de la pleine saison de peur que l'équipe ne se dissolve.

L'entraide finit donc par occuper tout l'espace agricole du village. Elle regroupe également la totalité des villageois. Les 57 familles de Muchang Cun, les 72 familles de Baiyuan Cun, les 278 familles de Piancheng... finissent toutes par se trouver embrigadées dans une grande équipe d'échange de travail dont on souligne que chaque catégorie de population, hommes, femmes, vieillards, y participe. Il n'est même jusqu'aux « oisifs » (*erliuzi*) qui n'y trouvent leur place : à Dengjia Dian, l'association paysanne va jusqu'à prêter un seau à Shi Haiquan pour qu'il ramasse l'engrais pour l'équipe et se charge de lui trouver des partenaires de travail. Ces oisifs, ce sont les vauriens des villages, joueurs, piliers de cabaret, forts à bras dont l'oisiveté provocatrice nargue le monde paysan soumis à la dure loi d'un labeur écrasant. Leur mise au travail, leur inclusion dans l'équipe signifient le parachèvement de l'extension sociale de l'entraide qui ne connaît dès lors plus aucune faille, aucune exception. Les promoteurs de l'entraide voudraient même que celle-ci concerne toutes les activités familiales. A Huangtuling on déplore de n'y être point arrivé ; à Piancheng on organise collectivement le tissage des femmes à la maison ; à Dengjia Dian on développe l'artisanat familial ; à Zaohuoyu les femmes au foyer se mettent à plusieurs pour faire la cuisine, la couture, filer, tisser, fabriquer des chaussons, tandis que l'entraide finit par englober les caisses de prévoyance pour le mariage et les funérailles...

Il n'est donc plus un espace, physique ou social, qui échappe à l'emprise de l'entraide. Le projet communiste révèle là ses ambitions totalisantes et l'organisation communautaire qu'il essaie de mettre sur pied prend de ce fait un caractère radicalement différent des formes traditionnelles d'entraide auxquelles il est fait recours. L'entraide traditionnelle était restreinte soit dans le spectre des activités concernées, soit dans le nombre des familles participantes. Dans tous les cas elle

n'était le fait que de groupements partiels, électifs. Au contraire dans les cas de l'entraide provoquée, l'ambition est d'embrasser toutes les activités existantes, de faire participer dans sa totalité le groupement de fait que constitue un hameau, un village. Et ce sont les contraintes issues de cette volonté totalisante qui vont conditionner les formules d'organisation que l'on retrouve partout adoptées par les grandes équipes villageoises d'échange de travail.

Pour la mise en œuvre du travail collectif, ces grandes équipes sont divisées en petits groupes. Ces derniers, fonctionnant sur le mode du *biangong*, ne rassemblent que quatre à dix familles : leur taille relativement réduite doit en principe faciliter l'organisation concrète des tâches, le pointage et l'échange à tour de rôle des journées de travail effectuées par les membres.

Le nombre de ces groupes et donc leur composition varient avec les travaux des différentes périodes de l'année. A Wenjia Zhai, pour le labour de printemps il y a neuf groupes, pour le désherbage il n'y a plus que six groupes, pour la récolte d'automne quatre seulement. Leur formation obéit en effet aux exigences des instruments de travail mis en œuvre : à Piancheng, à Wenjia Zhai, il y a pour les labours autant de groupes que de couples de bœufs disponibles, à Ningwu pour la récolte d'automne il y a autant de petites équipes que d'aires de battage. Pour les désherbages à la houe les contraintes techniques se relâchent et l'on peut former des groupes plus nombreux. Leur composition essaie aussi de répondre de la façon la plus rationnelle possible aux besoins complémentaires des différentes tâches accomplies simultanément : à Baiyuan Cun, pour la récolte du blé, chaque groupe comporte deux personnes qui coupent les tiges, deux qui les lient en gerbes, une qui les ramasse, une dernière enfin qui les transporte avec un âne.

Composition rationnelle donc que celle de ces groupes, mais d'une rationalité qui, fondée sur les seules normes techniques de l'organisation du travail, fait abstraction de la trame des relations sociales particulières qui unissent, ou opposent, familles et individus. Les groupes se différencient là totalement des équipes traditionnelles de *biangong* dont ils revêtent la forme et auxquelles ils empruntent leur nom : pour ces dernières en effet, c'était l'existence préalable de relations particulières, le plus souvent nouées autour des liens complexes de la parenté, qui fondait la relation d'entraide appliquée ensuite à diverses tâches agricoles.

L'absence de ce ciment social préalable au sein de groupes formés d'une façon plus ou moins autoritaire est la source de difficultés sans nombre. Celles-ci sont bien exposées à Piancheng où Zhang Xigui « persuade » cinq familles réticentes de se joindre à cinq foyers déjà organisés. Parmi les réticents, il y a Liu Baoshun qui, ayant fait l'école primaire, fait figure de lettré et n'a pas l'habitude de travailler, Chen Huosheng retraité de l'armée qui répugne aux travaux des champs et passe pour un paresseux, Guo Xindan qui n'est pas intéressé, Chen Bingdin qui a mauvais caractère... Intégrés de mauvais gré à l'équipe, les nouveaux éléments cherchent tous les prétextes pour tirer au flanc : Liu Baoshun et Chen Bingdin se plaignent au bout de quelques jours d'être perclus de douleurs et ralentissent le rythme, Guo Xindan prend son temps pour acheter un bœuf et ne rentre pas avant plusieurs jours, il insiste d'ailleurs toujours pour se servir en premier des bêtes de l'équipe... Les problèmes posés par les échanges de bêtes de trait contre main-d'œuvre sont précisément à Piancheng l'obstacle principal à la mise sur pied des groupes de *biangong*. Les paysans riches, propriétaires des bêtes, ne sont pas du tout d'accord pour les prêter aux autres membres, objectant non sans raison que l'équipe risque de les épuiser à la tâche et de ne pas veiller avec soin à leur affouragement.

S'apparentant aux grandes équipes de *biangong* de par leur taille, les groupes connaissent également les difficultés tenant à la détermination du tour, difficultés aggravées par le manque de solidarité entre des membres qui ne se sont pas choisis. A Chenghao Cun⁴⁵, on est ainsi obligé d'abandonner de ce fait l'équipe de défrichement : le meilleur moment pour défricher étant aussitôt après la pluie, chacun est pressé de travailler d'abord pour soi et aucun accord ne peut être trouvé. Autre problème, déjà présent pour les grands *biangong* de main-d'œuvre et qui devient quasiment insoluble, le problème des repas. Devant l'impossibilité de satisfaire les appétits critiques des convives de fortune que sont les travailleurs de chacun des groupes, le propriétaire du champ où l'équipe vient à travailler renonce à fournir le repas : à Wenjia Zhai, chacun mange donc chez soi pendant les labours de printemps ; pendant le désherbage, le propriétaire ne fournit que la bouillie et chacun apporte son manger ; pendant la récolte d'automne, on rentre de nouveau chez soi pour le repas, mais sans oublier de rapporter des champs où l'on travaille une ou deux brassées d'épis bien mûrs.

L'on essaie de remédier à ces difficultés de l'échange par l'institution d'une comptabilité détaillée et explicite. Puisque les participants sont tentés de tricher sur le temps de travail réellement effectué, on divise, comme à Piancheng, la journée en cinq parties pour lesquelles on notera la présence au travail des membres. Puisque, par mauvaise volonté ou par incapacité physique, il est des personnes qui travaillent moins fort que les autres, on divise la main-d'œuvre en plusieurs catégories ; ainsi à Piancheng la journée d'un travailleur inexpérimenté ne vaut que les deux tiers de celle d'un homme fort ; ainsi à Muchang Cun la journée d'une femme ne vaut que les trois quarts de celle d'un homme, à Ningwu la moitié seulement... Ce fractionnement complique évidemment l'échange, et pour s'y retrouver, les participants matérialisent les apports de travail par des bâtonnets : chacun dispose d'un lot de baguettes marquées à son nom ; quand l'équipe vient travailler chez lui, il remet à chacun des membres une baguette, sorte de reconnaissance de dette qui pourra être ultérieurement échangée. A Piancheng il existe plusieurs sortes de ces « bâtonnets de travail » (*gongqian*), de valeurs différentes pour bien marquer les différents travaux ou catégories de travailleurs. Tous les dix jours (Dengjia Dian) ou tous les quinze jours (Zaohuoyu), on se réunit pour apurer les comptes : si, une fois les baguettes échangées, un membre dispose encore d'un solde, il se fait rembourser la valeur des baguettes restantes par leur propriétaire à un tarif convenu. A Huangtuling, une journée de travail standard vaut ainsi 3 *sheng* et demi de blé, à Muchang Cun elle vaut 4 *sheng* de maïs ou soixante *yuan*⁴⁶...

Le travail des bêtes de somme est comptabilisé de façon analogue. A Ningwu, une journée de bœuf vaut deux jours de travail humain au printemps, une seule en automne. L'affouragement est pris en compte et vaut par exemple à Wenjia Zhai une journée de travail s'il est fourni par le propriétaire de la bête. Le solde est également rendu sous forme de céréales.

Pour résoudre le problème du tour, une série de priorités est édictée qui permettra de décider de l'ordre des travaux et des familles à desservir. Ainsi, pour la récolte d'automne à Ningwu on doit en principe commencer par les familles qui ont le plus de millet, pour le labour de printemps par les champs sis en ubac. En pratique le petit groupe doit se réunir tous les soirs pour décider du travail du lendemain... et l'on demande aux cadres de passer en fin de tour.

Cette comptabilité détaillée, ces dispositions multiples soulignent plus qu'elles ne résolvent les difficultés d'un échange malaisé à mettre en œuvre entre des

participants qui se suspectent mutuellement. Dans l'entraide spontanée, il n'était pas besoin d'échanger des bâtonnets pour se rappeler les journées dues et l'on ne différenciait pas les apports de travail ; le tour était arrangé de façon informelle sans qu'il fût besoin pour cela de « faire des réunions ». L'explicitation des échanges, la contractualisation des rapports entre les participants des groupes reflète le caractère artificiel, contraint, de groupements imposés à la population villageoise par les initiateurs de l'entraide provoquée.

Si les petits groupes sont l'échelon de mise en œuvre concrète du travail agricole, la grande équipe d'échange, encore appelée « coopérative d'entraide de travail » (*laodong huzhu hezuoshe*) est au niveau du village la structure d'encadrement qui unifie, qui globalise l'action collective entreprise par les communistes.

L'équipe, ou la coopérative, est l'instance qui répartit la population dans les groupes, qui réaffecte les travailleurs (*diaogong*) d'un groupe à l'autre suivant les nécessités du moment. Elle est donc l'instrument d'une réelle unité de gestion de la main-d'œuvre pour l'ensemble du village. C'est elle aussi qui, en avançant aux paysans les grains nécessaires, permet que les soldes de journées de travail soient effectivement remboursés lors des réunions d'apurement des comptes, sans que l'on ait besoin pour cela d'attendre que la récolte soit rentrée. De la même manière, le fourrage est avancé pour que les propriétaires hésitent moins à prêter leurs bêtes. L'équipe, ou coopérative, se révèle, là encore, un instrument d'ajustement précieux qui débloque des échanges sans cela paralysés par la pauvreté, ou le manque de confiance, des partenaires. A Dengjia Dian, cette régulation est systématisée par l'institution d'un système d'« actions » (*gu*) dont l'échange est supervisé, et garanti, par la coopérative : ces actions sont soit des journées de travail, humain ou animal (*rengu, shengkougu*), soit leur contrepartie en argent (2 *jin* de millet plus 10 *yuan* pour une journée), soit des apports matériels (*wugu*). Ainsi lorsque Shi Haiquan travaille une journée pour une veuve, celle-ci incapable de rendre le travail se voit allouer une avance d'une action par la coopérative dont elle se sert pour rembourser Shi ; les chaussons qu'elle fabrique constitueront l'action matérielle qui dédommagera la coopérative de l'avance consentie⁴⁷.

Le même système qui permet l'ajustement des forces de main-d'œuvre entre groupes, qui facilite les échanges entre individus, s'avère également l'instrument de prélèvements sans contrepartie en faveur de l'État et des armées communistes. En effet, par le biais du *diaogong*, la coopérative envoie des groupes travailler les terres des paysans partis pour les transports de l'État (sel, grains publics), ou envoyés à l'armée⁴⁸. De manière analogue, la participation aux activités de guérilla pourra donner droit à des actions, monnayables en grains ou en travail⁴⁹. La coopérative intègre ainsi étroitement les travaux imposés pour l'État, les activités militaires, aux tâches proprement agricoles et le poids des services rendus est supporté par la communauté qui s'entraide. A cet égard, l'« aide » ne se différencie plus guère de la corvée et la structure d'encadrement de l'entraide que constitue l'équipe ou la coopérative se révèle là un moyen de contrainte efficace forçant les paysans à rendre des « services » auxquels ils ne consentiraient pas spontanément.

Rien d'étonnant donc à ce que cette structure d'encadrement soit avant tout une structure de mobilisation. L'organigramme de la grande équipe de Huangtuling fait ainsi apparaître à côté du dirigeant villageois Zhao Gui, des chefs particuliers à chaque catégorie de population à mobiliser : hommes, femmes, enfants. A Ningwu, on veille à ce que chacun des petits groupes soit dirigé par un « cadre » directement subordonné au responsable général de l'équipe villageoise. Régulière-

ment des assemblées villageoises, des réunions « d'étude », viennent faire le bilan des actions accomplies : elles sont l'occasion d'une critique des indécis et d'une relance des énergies⁵⁰. Les buts à poursuivre et les principes à respecter sont ainsi rappelés sans cesse dans un effort de propagande de tous les instants.

La propagande est en effet au cœur du processus de mobilisation qui doit allier persuasion et contrainte. A Dayuying⁵¹, les deux promoteurs de l'équipe personnalisent bien les deux aspects de la mobilisation : Zhu Songqing, cadre communiste, qui a décidé de lancer l'équipe après une réunion à un échelon supérieur, personnifie l'appareil capable d'imposer par la force les décisions prises ; Luo Tengyun, activiste avide de se faire une réputation, est au contraire le propagandiste qui usera de son charme personnel pour persuader ses compatriotes. Pour parvenir au but désiré, on fait feu de tout bois. Les relations (*guanxi*), personnelles ou de parenté, sont utilisées ; ainsi Zhu Songqing entraîne-t-il son beau-frère, chef du village, qui pourtant était fort réticent ; ainsi Luo Tengyun met-il dans le coup Zhou Sui son frère juré⁵². L'intéressement n'est pas négligé non plus, Zhang Bifa, Zhang Da, pauvres immigrés, finissent par adhérer en espérant tirer profit de la nouvelle politique gouvernementale. Si l'on ne peut convaincre, l'on fait peur : Fong, propriétaire foncier, n'ose pas refuser après les violences du « mouvement démocratique » ; Zhu Rongkui, lui, craint les cadres qui ont fusillé les bandits avec lesquels il avait partie liée et donne donc son assentiment. Quelles que soient les motivations des nouveaux adhérents, il faut sans arrêt raffermir leur volonté et c'est là que Luo Tengyun donne toute sa mesure, rabâchant tous les soirs les mérites de la nouvelle équipe, organisant des réunions chez ceux-là mêmes qui ne sont pas d'accord... jusqu'à ce que, lassitude ou réelle persuasion, disparaissent réserves ou contradictions.

La mise en œuvre de telles pressions, d'une telle propagande, suppose l'existence dans chaque village d'un noyau de cadres ou d'activistes dévoués qui acceptent de se dépenser sans compter pour mobiliser leurs compatriotes⁵³. Nous avons vu qu'il y a ainsi sept cadres à Muchang Cun prêts à ce faire ; de tels noyaux sont aussi signalés à Fuping, à Shexian⁵⁴... Mais sont-ils partout présents dans les campagnes en nombre suffisant pour que la propagande soit assez dense, la mobilisation assez intense qui permettent la mise sur pied d'équipes ou de coopératives ?

Il ne semble pas que les capacités de l'appareil communiste autorisent un noyautage systématique de tous les villages. Et la mobilisation est limitée, seule une minorité de paysans étant effectivement organisée dans les nouvelles structures d'entraide. D'après les données officielles, le pourcentage des foyers paysans organisés en 1944 varierait entre 10 et 30 % seulement, suivant l'implantation plus ou moins forte du Parti⁵⁵. Encore ces chiffres sont-ils trompeurs ; dans nombre de localités les recensements sont fictifs, les familles bornant leur participation au simple enregistrement de leur nom sur les listes officielles des équipes. Ainsi à Qingyang (Gansu), une enquête révèle que, sur 417 équipes officiellement organisées, une seule fonctionne réellement⁵⁶.

Tout autant qu'un manque d'encadrement, cette très faible proportion des foyers effectivement regroupés dans les équipes manifeste la répugnance des paysans pour des formes d'organisation profondément étrangères à leur sociabilité traditionnelle. Et répugnance est un mot faible... De l'aveu même des communistes, la mise en place des grandes équipes d'échange de main-d'œuvre, quand elle est effective, se heurte en effet à une forte résistance de la part des paysans.

Cette résistance est le plus souvent passive. Les paysans boycottent les nouvelles structures d'entraide qu'ils trouvent « trop compliquées ». En fait personne n'est véritablement désireux de travailler pour des gens extérieurs à la famille proche ou au cercle restreint des amis, et la presse de se déchaîner contre l'« égoïsme » paysan. De manière plus spécifique, les pauvres refusent de collaborer avec les riches et vice-versa. A Wujia'an, dans la région de Beiyue (Shanxi), les pauvres s'entêtent ainsi à ne pas vouloir entrer en coopérative avec les paysans plus fortunés, convaincus qu'ils se feront rouler dans l'échange de leur force de travail contre les prêts des riches⁵⁷. Inversement, dans le sud-est du Shanxi, un rapport montre que les paysans qui possèdent des bœufs préfèrent les vendre clandestinement plutôt que de collaborer avec des foyers démunis⁵⁸. Les paysans sont également très réticents devant les brassages de population impliqués par la constitution des grandes équipes qui heurtent la traditionnelle ségrégation des sexes. A Yindou, dans le *xian* de Mizhi (Shaanxi), la tentative de mobiliser tous les villageois pour la récolte d'automne en 1943 débouche sur une catastrophe parce que beaucoup pensent « qu'il est scandaleux de voir nos femmes travailler à côté d'autres hommes »⁵⁹.

Les paysans apprécient encore moins qu'on les fasse travailler gratuitement sur les terres des familles des soldats. Les groupes ainsi institués dans chaque village pour « travailler la terre des autres » (*daigengtuan*) fonctionnent très mal, ou pas du tout, les villageois cherchant par tous les moyens à échapper aux véritables corvées que constituent ces travaux imposés⁶⁰. Les champs de défrichement collectif n'ont guère plus de succès. A Liuzhuang (Anzhai, Shaanxi), on organise ainsi une équipe de sarclage des terres récupérées sur les friches. Malgré l'urgence de la tâche à accomplir, cette équipe ne commence à fonctionner que dix jours après la date prévue, les membres ayant préféré en finir d'abord avec le sarclage de leurs propres terres⁶¹.

Les paysans ne supportent pas qu'on les retienne dans les équipes d'entraide, les empêchant ainsi de s'embaucher ailleurs. Dans ce village de Longhua (Hebei), les agriculteurs les plus pauvres pensent en effet que « si l'on pratique cette entraide, on ne sera plus libre de prendre du travail ailleurs ; mais on ne peut pas laisser la femme et les gosses mourir de faim ! ». Ils n'hésitent donc pas à désertir le travail collectif pour gagner de l'argent ailleurs s'ils le peuvent⁶². Ainsi en 1944, à Fanjia Zhuang (Ouyang, Hebei) les paysans préfèrent abandonner aux insectes leurs propres plantations de jujubes et aller s'embaucher dans les plantations des villages voisins non encore touchés par la réorganisation collective⁶³.

Résistance passive donc de la paysannerie qui n'oppose pas tant la force aux organisations nouvelles que l'inertie, la mauvaise volonté. A la limite, on n'entretient plus l'instrument de travail, on dilapide les stocks comme dans cette équipe très collectivisée de Shijia Zhuang (Yuan Xian, Hebei) où les bergers préfèrent tuer et manger les moutons dont ils ont la charge plutôt que de les garder pour le bénéfice de la communauté⁶⁴.

Cette résistance n'est pas pour nous étonner. En rendant permanentes des équipes aux activités multiples, en les étendant à l'échelle de la totalité d'un village, le projet communiste bouscule les limitations de l'entraide traditionnelle, ignore les fondements des échanges d'autrefois que constituaient les liens particuliers et complexes unissant en nombre restreint quelques familles voisines ou parentes. La mise en place d'un projet tellement étranger aux structures sociales traditionnelles ne pouvait se faire sans contrainte, sans susciter de résistance de la part des paysans.

Cette résistance n'avait pas de quoi surprendre non plus les responsables communistes de cette vague de « coopérativisation » de 1944. En effet, cette vague avait déjà été précédée, lors de la phase préliminaire du « mouvement pour la production », de tentatives d'élargissement provoqué des groupes d'entraide traditionnelle existants. Et ces tentatives avaient échoué.

A Fuping (Hebei), sur les berges du fleuve Sha après les inondations de 1939, on avait ainsi créé une grande équipe fonctionnant sur un mode fortement collectivisé sous la direction d'un « comité pour la récupération des berges » (*xiutan weiyuan hui*). Dès 1943, les difficultés d'une comptabilité trop compliquée, les servitudes d'une discipline par trop militaire, contraignent les responsables à scinder l'équipe en unités plus petites, à rendre à la culture individuelle les terres autrefois travaillées en commun⁶⁵.

A Nianzhuang, l'expérience avait été similaire et avait, pour les mêmes raisons, vu la dissolution de la grande équipe de défrichement montée par Liu Bingwen. Au cours de 1943, les directives se font très explicites, prônant l'abandon des ambitions totalisantes du projet communiste : « Dans les conditions actuelles, on ne doit pas préconiser l'entraide sur le modèle de l'équipe de Liu Bingwen »... « Les formes prises par le collectivisme à Fuping ne permettent pas de résoudre les aspirations des petits paysans à l'économie individuelle... Il en résulte un sérieux gaspillage de main-d'œuvre »... « Il faut que des groupes de trois à cinq personnes se forment spontanément, en accord avec les rapports familiaux ou sociaux qui existent entre les gens. Il ne faut pas être obnubilé par la forme que revêtent les équipes : deux ou trois familles seulement, c'est bien »...⁶⁶.

Et de fait, nombre d'équipes « modèles » qui sont alors données en exemple dans la presse ne sont que la reprise d'anciennes formes traditionnelles d'entraide. Ainsi, à Qilimiao (Mizhi Xian, Shaanxi), la « nouvelle » équipe de *biangong* groupe huit personnes dont six ont le même patronyme Li et le même nom de génération Shan : ce sont donc tous des frères ou des cousins paternels, et le *biangong* modèle n'est en l'occurrence qu'une grande famille étendue coopérant pour les travaux agricoles. A Zhangge Zhuang (Tang Xian, Hebei), nous avons affaire à une équipe de trois familles, formée de deux cousins Zhao échangeant le travail avec leur locataire Tian... comme ils avaient accoutumé de le faire depuis des années⁶⁷. A l'évidence, l'existence de telles équipes n'implique aucune novation, aucune intervention de la part des communistes, et leur mise en avant signifie l'abandon de fait du projet collectiviste.

L'expérience ayant montré les difficultés d'un tel projet, pourquoi donc sa mise en œuvre est-elle relancée dès 1944 ? Nous touchons là à une dimension fondamentale de l'intervention communiste : celle-ci, nous semble-t-il, n'est pas tant guidée par des objectifs d'efficacité, de rentabilité économique à court terme, que par une dynamique d'appareil où le contrôle social, la mobilisation populaire servent des finalités de pouvoir.

Contrairement à ses objectifs proclamés, le « mouvement pour la production », dans sa phase d'extension systématique de 1944, ne vise pas essentiellement une augmentation, une efficacité plus grande de la production agricole. Si tel avait été l'objectif, on se serait souvenu des expériences fâcheuses et largement popularisées, des équipes de Fuping et de Liu Bingwen et l'on n'aurait pas remis en chantier les structures collectives mêmes qui avaient fait la preuve de leur inefficience. D'ailleurs la crise économique menaçant l'existence même du PCC en 1940-1941 était déjà passée⁶⁸ qui eût justifié la recherche de solutions organisationnelles

neuves à l'insuffisance de la production. Il semble bien qu'il faille chercher ailleurs la raison d'un tel mouvement ; peut-être se trouve-t-elle dans le calendrier propre à la vie du Parti : 1942, mouvement de « rectification » ; 1942-1943, campagnes successives pour la « simplification de l'administration »⁶⁹ ; 1943-1944, mouvement pour la production et coopérativisation. Le Parti épuré, idéologiquement réunifié par le mouvement de rectification, pénètre plus profondément la société paysanne, se fait plus proche de la base lors des réformes antibureaucratiques qui suivent ; il maîtrise alors suffisamment les tactiques d'organisation pour essayer de généraliser les structures coopératives d'entraide. Comment ne serait-il pas tenté de le faire alors qu'il contrôle désormais étroitement tout l'appareil local des organisations villageoises ainsi qu'en témoigne le slogan *yi yuanhua lingdao* : une seule direction en tout (celle du Parti évidemment !). Les cadres supérieurs, du *xian*, du *fenqu* interviennent directement dans les affaires villageoises. Les cadres locaux sont à leurs ordres car préalablement mis au pas par des autocritiques venues à propos, sous couvert de « démocratisation » de la vie des coopératives⁷⁰. Les hauts responsables du Parti vont ainsi prendre en main eux-mêmes la mise sur pied, la généralisation des nouvelles équipes d'entraide.

L'organisation des paysans dans le mouvement pour la production devient ainsi un objectif politique. Le but est de mobiliser l'ensemble de la population, de la sensibiliser à l'action, au message du Parti. Ce qui semblait n'être qu'un moyen pour la constitution des équipes — les réunions quotidiennes d'organisation des tâches agricoles, l'encadrement des équipes et des groupes de travail — devient une fin en soi, le vecteur privilégié de l'autorité du Parti qui s'exprime dans les veillées politiques où l'on parle de labours, de récoltes, mais où l'on organise aussi la lecture collective des journaux, où l'on prend connaissance des mots d'ordre nouveaux. Nous avons vu que, de la même manière, ce qui ne semblait être que l'instrument d'un meilleur ajustement entre apports de travail — le système des actions coopératives valables pour tout le village — facilitait en fait la mise en œuvre de la milice, intégrait ses activités de guérilla au travail quotidien, ordinaire, des paysans.

A cet égard, le projet communiste qui s'exprime lors du mouvement pour la production vise autant à promouvoir la structure d'autorité du Parti, à populariser ses objectifs politico-militaires en les ancrant dans la vie organisationnelle même des villageois, qu'à restructurer efficacement la production agricole. L'impact sur l'économie rurale est peut-être négatif, mais qu'importe puisque le but politique est atteint : le contrôle de la paysannerie au travers de son organisation s'avère, là encore, plus indispensable que les grains pour la conquête du pouvoir par un appareil, par le Parti.

★

L'enjeu de l'entraide provoquée des années 1943-1944 dépasse donc largement le seul domaine de la production agricole. Comme l'a justement noté Schurmann, il s'agit alors pour les cadres communistes de « pénétrer le village naturel », de l'ouvrir sur la société globale, de le faire participer aux luttes de l'ensemble de la nation chinoise⁷¹. Une telle novation, sociale et politique, pouvait-elle se faire sans bousculer la tradition, sans s'écarter des habitudes passées ? La société rurale traditionnelle n'était certes pas complètement coupée du pouvoir politique, soumise qu'elle était à des contrôles rigoureux de la part de ce pouvoir dans les domaines

policier, fiscal et idéologique ; elle échappait toutefois à l'emprise des gouvernants dans sa vie de tous les jours, rythmée par les travaux agricoles, animée des seuls événements familiaux ou claniques. La pénétration des villages par les communistes, la réorganisation des tâches quotidiennes qu'ils s'efforcent de mettre en œuvre ont au contraire pour effet de désenclaver les communautés paysannes, de les faire vivre au rythme d'événements, de mouvements venus de l'extérieur. Le paysan était autrefois ce laboureur, imperturbable dans son champ, continuant de conduire sa charrue tandis que sur les routes défilaient les soldats, passaient les gouvernements successifs. Désormais, et sans quitter sa terre, il prend part aux combats, à l'histoire qui se fait.

Encore fallait-il pour parvenir à ce résultat distendre les solidarités familiales, déplacer les loyautés et les réorienter suivant les lignes de force constituées par les nouvelles structures d'autorité, les chaînes de commande communistes. Les autorités communistes ne se vantent-elles pas, au cours du mouvement pour la production de 1943-1944, d'avoir « brisé le cadre familial » tandis que se créaient des « petits groupes de citoyens » (*gongmin xiaozu*)⁷² ? De fait, c'est bien au mépris de la trame existante des liens familiaux que l'on tente de constituer alors les grandes équipes d'échange de travail...

Sans doute les communistes ne réussissent-ils pas, au cours de ce mouvement, à vraiment « briser le cadre familial », sans doute la rupture n'est-elle pas totale, alors que seule une minorité de paysans est effectivement organisée ; mais déjà se met en place une dialectique que l'on retrouvera plus tard tout au long de l'histoire sinieuse de la collectivisation en Chine rurale. Cette dialectique est celle de l'action de l'État communiste voulant contrôler, mobiliser les paysans en substituant dans les villages ses propres modes d'organisation du travail, et de la « réaction » de la société civile cherchant à retrouver son autonomie, à restaurer son fonctionnement initial. Pour ne prendre que cet exemple, cette dialectique se révélera bien dans le traitement réservé aux petits groupes de travail dont nous avons vu qu'ils étaient au cœur de la mise en œuvre des nouvelles structures collectives. Dans les phases de resserrement des contrôles politiques, les autorités veilleront à ce que ces groupes demeurent temporaires, soumis aux réaffectations et aux transferts décidés par les dirigeants d'une population ainsi rendue malléable, mobilisable à volonté. Au contraire, lors des phases de relâchement, réapparaîtront des petits groupes permanents où les liens familiaux, les clivages traditionnels, reprendront le dessus, investissant les structures mêmes héritées de la collectivisation.

Ainsi s'esquisse un jeu réciproque entre d'une part la pénétration communiste se voulant toujours plus complète, plus totale, et d'autre part une résistance paysanne se retranchant derrière les particularismes villageois, privilégiant relations familiales et solidarités claniques. La compréhension de ce jeu est fondamentale pour situer la place du monde paysan dans la société communiste de la Chine actuelle. Or ce jeu ne peut être saisi si l'on n'a pas distingué au préalable la césure qui sépare, qui oppose la société traditionnelle au projet de société communiste. C'est cette césure que nous avons voulu mettre en évidence, déjà présente, à l'œuvre au cours de cette première intervention en profondeur dans le monde villageois que constitue le mouvement d'entraide provoquée de ce début des années 1940 dans les bases communistes du nord de la Chine.

Claude AUBERT CHENG Ying LEUNG Kiche
I.N.R.A. Paris

NOTES

1. Au nombre d'une dizaine, les monographies villageoises d'avant 1949 qui nous sont parvenues ne consacrent jamais plus que quelques lignes à l'entraide agricole proprement dite, distincte des autres organisations villageoises telles que les associations pour l'irrigation ou pour la surveillance des récoltes, qui sont abondamment décrites.
2. Shi Jingtang éd., *Zhongguo nongye hezuohua yundong shiliao* (Matériaux sur l'histoire du mouvement de coopérativisation agricole en Chine, abréviation HZHS), Pékin, 1957, vol. 1, 1088 p.
3. *Shaan-Gan-Ning bianqu nongcun jiu you de gezhong laodong huzhu xingshi* (Les différentes formes de travail existant autrefois dans les campagnes de la région frontalière du Shaan-Gan-Ning), Bureau Central pour le Nord-Ouest du Parti Communiste chinois, 1944, HZHS, pp. 3-21. Cette enquête a été intégralement traduite, Claude AUBERT et CHENG Ying, *L'entraide agricole dans la Chine du Nord précommuniste*, Paris, 1980, pp. 74-103. Une partie des commentaires accompagnant cette traduction a été reprise dans le présent article.
4. Shi Jingtang présentant l'éditorial du *Jiefang Ribao* (Quotidien de la Libération, abrég. JFRB) du 25-01-1943 indique la chronologie de ce mouvement qui apparaît ainsi très maoïste dans le déroulement de ses phases : décembre 1942, réunion d'une conférence de cadres de haut niveau où Mao Zedong présente plusieurs rapports et lance l'idée d'un développement de la production agricole par le biais d'un mouvement d'entraide et de coopérativisation ; printemps 1943, démarrage du mouvement dans le Shaan-Gan-Ning ; octobre 1943, ratification du mouvement dans une circulaire du Comité Central ; novembre 1943, premier congrès de héros du travail où sont fixées les politiques et les méthodes à suivre pour le développement du mouvement en 1944 : Mao Zedong livre alors son fameux rapport intitulé « Organisons-nous ! ». Cf. HZHS, pp. 145-149.
- Cette présentation et l'éditorial ont été traduits dans Franz SCHURMANN, *Ideology and Organization in Communist China*, Berkeley, 1968, pp. 418-422. Pour un historique plus complet, cf. LEUNG Kiche, « La coopération agricole en Chine dans les bases communistes pendant la guerre antijaponaise (1937-1945) », Paris, 1980 (Thèse de 3^e cycle, EHESS).
5. SCHURMANN, *op. cit.*, pp. 423-427.
6. Mark SELDEN, *The Yanan Way in Revolutionary China*, Harvard, 1971, pp. 242-249.
7. John WONG, *Land Reform in the People's Republic of China*, New York, 1973, pp. 207-220.
8. Nous avons complété la lecture des matériaux compilés par Jingtang SHI par un dépouillement complet du *Jiefang Ribao*, de 1941 à 1945 (fiches de lecture établies par Kiche LEUNG) auquel s'ajoutent d'autres rapports officiels omis par J. T. SHI.
9. Les matériaux (HZHS) décrivent également, mais de façon plus succincte, l'entraide agricole dans d'autres régions de la Chine, cf. pour le *bogong* et le *datao*, pp. 27, 36-37, pour le *dahe*, p. 51, pour le *diaogong*, p. 65, pour le *jiaogong*, p. 66 ss.
10. Cf. HZHS, pp. 1 ss.
11. L'échange du bœuf contre le travail (*rengong bian niugong*) est encore appelé *chaban* au Hebei, cf. HZHS, pp. 3-4, 36. L'attelage commun (*huogeng*) se fait également pour les chevaux dans la région des Taihang, et s'appelle alors *cha ju*, cf. HZHS, pp. 5, 40. L'élevage en commun du bœuf (*huoweiniu*) s'appelle *bangniu tui* au Jiangsu et dans l'Anhui, cf. HZHS, pp. 4-5, 49 ss.
12. L'association des exploitations sans mise en commun des récoltes se nomme *dazhuangjia* au Shaanxi, *dahunzuo* au Jiangsu, cf. HZHS, pp. 9, 48. Avec mise en commun, cela s'appelle *huozhong*, cf. HZHS, p. 10.
13. Cf. HZHS, pp. 3-4, cela s'appelle *dabogong* au Hebei, HZHS, p. 28.
14. Cf. HZHS, pp. 12-15, une variante des *zhagong* au Shaanxi se nomme *tangjiang banzi* (HZHS, pp. 16-17) ; les groupes uniquement composés de journaliers s'appellent *da Zoumagong* au Shaanxi, *baogong* au Hebei, cf. HZHS, pp. 22, 30, 38.
15. Description et photographie dans Rudolph P. HOMMEL, *China at Work*, Cambridge (Mass.), 1969, pp. 41-44. Labour à la houe dans C. K. YANG, *A Chinese Village in Early Communist Transition*, Cambridge (Mass.), 1959, p. 32.
16. John L. BUCK, *Land Utilization in China*, Nanking, 1937, vol. I, p. 251.

17. La participation des femmes et des enfants aux travaux agricoles fonde l'autonomie de l'entreprise familiale. BUCK, *op. cit.*, vol. 1, p. 291, compte que ces travaux sont assurés à 60 % par les hommes, 24 % par les femmes et 16 % par les enfants.
18. Cf. YANG, *op. cit.*, pp. 17-19, Ramon H. MYERS, *The Chinese Peasant Economy*, Cambridge (Mass.), 1970, pp. 131-133.
19. BUCK, *op. cit.*, vol. 1, pp. 271, 253.
20. BUCK, *op. cit.*, vol. 2, chap. 8, tables 10, 13.
21. *Ibid.*, vol. 2, chap. 7, tables 10. A Lu Cun (Yunnan), Fei Xiaotong montre de la même manière qu'il y a déficit de main-d'œuvre pour tout le village pour la préparation de la terre avant le repiquage ; pour les autres façons culturales un déficit n'apparaît que pour les couples cultivant plus de 18 *Kung* de terres. Cf. Hsiao-t'ung FEI, Chih-I CHANG, *Earthbound China*, Chicago, 1945, pp. 39, 64-65.
22. Martin YANG, *A Chinese Village*, Londres, 1947, pp. 20-21.
23. Nous faisons allusion ici aux thèses bien connues de Chayanov.
24. Martin YANG, *op. cit.*, pp. 151-154, bonne description des groupes de finage.
25. Cf. HZHS, p. 8.
26. « Gong de la houe », *Chugong* au Shaanxi, *Chudi* au Hebei, cf. HZHS, pp. 12, 22, 37. « Gong de la faucille », *liandaogong*, cf. HZHS, pp. 13, 22.
27. Dans un même village, pour la même culture, il y a des décalages de calendrier agricole pouvant atteindre plusieurs jours pour différentes parcelles. Pour le semis du riz, à Yi Cun (Yunnan), Fei Xiaotong note ainsi un décalage maximal de 11 jours, qui se réduit à 3 jours pour la récolte, cf. H. T. FEI, C. I. CHANG, *op. cit.*, p. 143.
28. Excellente photographie d'un tel repas entre voisins dans David et Isabel CROOK, *Revolution in a Chinese Village*, Londres, 1959, p. 49, fig. 4.
29. Cf. HZHS, pp. 14, 17.
30. Albert MEISTER, *La participation dans les associations*, Paris, 1974.
31. Bien entendu, la taille maximale des groupes de *biangong* viables varie aussi en fonction des contraintes techniques. Nous avons ainsi observé au cours d'une enquête participante dans un village de Taiwan, en 1979-1980, des groupes d'échange nombreux : l'absence de contraintes climatiques sévères, la multiplicité des cultures et des variétés utilisées offrent un calendrier agricole beaucoup plus flexible permettant des échanges extrêmement souples entre des participants en assez grand nombre. Même dans ce cas, nous avons vérifié que les noyaux des groupes d'échange étaient encore constitués de familles apparentées, amies ou voisines.
32. Hsiao-t'ung FEI, *Peasant Life in China*, Londres, 1939, pp. 155-159, 172-173.
33. Burton PASTERNAK, *Kinship and Community in Two Chinese Villages*, Stanford, 1972, pp. 26-31, 38-48.
34. Arthur SMITH avait déjà bien remarqué ce caractère individualiste du paysan chinois qu'il a peint sans concession dans son classique *Village Life in China*, New York, 1899.
35. Les descriptions détaillées de ces villages et de leurs équipes d'entraide se trouvent toutes dans le HZHS : Muchang Cun (sous-préfecture de Longhua, province du Hebei), cf. HZHS, p. 323 et pp. 437-453 ; Huangtuling (sous-préfecture de Pingding, province du Hebei), cf. HZHS, pp. 316-317 ; Zaohuoyu (sous-préfecture de Fuping, province du Hebei), cf. HZHS, pp. 407-414 et p. 416 ; Dengjiadian (sous-préfecture de Quyang, province du Hebei), cf. HZHS, p. 413 et pp. 425-428 ; Piancheng (sous-préfecture de Piancheng, province du Shanxi), cf. HZHS, pp. 533-549 ; Baiyuan Cun (sous-préfecture de Chunyao, province de Shaanxi), cf. HZHS, pp. 282-290 et p. 232 ; Wenjiazhai (sous-préfecture de Xing, province du Shanxi), cf. HZHS, pp. 654-660 ; la sous-préfecture de Ningwu (province du Shanxi), cf. HZHS, pp. 614-624.
36. Voir note 53.
37. 1 *mu* = 0,067 ha.
38. *Fenqu* ou *zhuanqu* (région administrative) est une circonscription administrative juste au-dessous du gouvernement de la région frontalière (ou la base libérée, comme les communistes l'appellent). Les *fenqu* sont au-dessus des *xian* (sous-préfecture), des *qu* (district, la subdivision de la sous-préfecture), des *xiang* (canton) et des *cun* (village ou commune).

39. Le mouvement de réduction des fermages (qui ne doivent pas excéder dorénavant 37,5 % de la récolte annuelle) et celui de réduction des taux d'intérêt (limités à 10 % par an) sont les deux premières réformes lancées par les communistes dès 1938. Cette politique est en fait la reprise du même mouvement prôné par le gouvernement nationaliste depuis 1926.

40. *Lü* (quartier) est un regroupement de villageois par quartier pour faciliter les contrôles de sécurité. Le système de *linlü* (voisin-quartier) est parallèle à celui du *baojia*, cf. K. C. HSIAO, *Rural China : Imperial Control in the Nineteenth Century*, Seattle, 1967, pp. 43-83.

41. Cette rupture est franchement reconnue comme telle par les autorités communistes elles-mêmes. Un dernier exemple est l'article de Yuxiang ZHU, « Shandong Kangri genjudi de jianzu jianxi » (La réduction des fermages et des taux d'intérêt dans la base antijaponaise du Shandong), *Wen Shi Zhe*, bimestriel, Shandong, 1981, n° 3, pp. 72-77.

42. Les inondations de 1939 ont été catastrophiques dans les provinces du Hebei et du Henan. Dans la base du Shanxi-Chahar-Hebei, plus de 10 000 villages auraient été atteints et 17 millions de *mu* (plus d'un million d'hectares) sinistrés (cf. *JFRB*, 10 mars, 1943). Les inondations de 1944 sont plus graves encore au Hebei où elles auraient fait 1,4 million de victimes (cf. *JFRB*, 3 novembre, 1944).

En 1942, une sécheresse touche 350 000 personnes dans la région de Taihang, cf. Qi Wu, *Yige geming genjudi de chengzhang* (Le développement d'une base révolutionnaire), Pékin, 1958, pp. 163-167.

La guerre provoque des pertes civiles importantes. Pour la seule base du Shanxi-Chahar-Hebei, on compte entre 1937 et 1946, plus d'un million de morts dont 700 000 tombés au combat (cf. *HZHS*, pp. 353-365). La main-d'œuvre dans les campagnes diminue de près de moitié, de même que le bétail (voir exemples, Qi Wu, *op. cit.*, p. 162, *JFRB*, 21 novembre 1944, 5 octobre 1941).

43. La notion de « coopérative » (*hezuo she*) est nouvelle dans les campagnes chinoises. Lancé en 1920-1921 par des économistes formés en Occident, le mouvement des coopératives en Chine rurale a concerné pour l'essentiel des caisses de crédit. Les communistes ont repris cette idée de la coopération, l'étendant à la consommation et au travail. Quoique souvent très liées dans leurs opérations, coopératives de consommation et coopératives de travail sont deux formes d'organisation différentes.

Pour le mouvement coopératif d'après 1920-1921, cf. Kiche LEUNG, *op. cit.*, pp. 17-23 ; et pour les coopératives de consommation, cf. *ibid.*, pp. 70-100.

44. Le *fenqu* de Sanbian inclut les trois *xian* de Dingbian, Jingbian et Anbian, exemple, cf. *JFRB*, 2 septembre 1943 ; Nianzhuang est à Yan'an (province du Shaanxi), exemple, cf. *HZHS*, pp. 294-296.

45. Chenghao Cun est à Huachi (province du Gansu), cf. *HZHS*, pp. 290-294.

46. 1 *sheng* = 10 litres. 1 *yuan* = 0,002 U.S. dollar (en décembre 1944).

47. La notion de *gu* (action) vient évidemment de la coopérative de consommation, apportant avec elle toute la complexité d'échanges qui n'existent pas dans l'entraide traditionnelle. L'opération conjointe des coopératives de consommation et des équipes d'entraide est l'une des caractéristiques du mouvement de production de 1944.

48. Cf. Kiche LEUNG, *op. cit.*, pp. 91-97.

49. L'entraide à Ningwu (Shanxi) suggère l'inclusion des activités de guérilla dans l'équipe en 1944, cf. *HZHS*, p. 620. Cette forme d'entraide deviendra tout à fait institutionnalisée en 1946, pendant la guerre civile, du moins dans la province du Shandong, cf. *HZHS*, pp. 904-905.

50. Cette critique prend la forme de sanctions, lesquelles deviennent chose courante dans les équipes. Le modèle le plus fréquent est le suivant : « A la première manifestation d'indiscipline, on les critique ; s'ils récidivent, on leur enlève des points de travail ; s'ils persistent malgré tout dans leur attitude, on les "combat résolument" » (*douzheng*), cf. *HZHS*, p. 471.

51. L'expérience de Dayuying est racontée dans une brochure non datée, de la région du Huainan : *Jieshao Luo Tengyun huzhuzu* (Présentation de l'Équipe d'entraide de Luo Tengyun) par Zhao Qunzhe et Sun Ke du Bureau d'enquêtes et de recherches du comité du Parti de la région du Huainan, 41 p.

52. Les « frères jurés » (*yibai de xiongdi*, p. 15 du texte sur Dayuying) sont deux ou plusieurs personnes non apparentées qui font serment d'amitié fidèle et d'assistance mutuelle. Ce serment crée un lien de parenté fictif entre ces personnes. Cette coutume est très répandue dans les campagnes chinoises.

53. Les activistes sont souvent recrutés comme « héros du travail ». La nature ambiguë et la fonction politique des héros du travail sont analysées par Kiche LEUNG, *op. cit.*, pp. 174-178. Cf. également S. KELKAR, *Political Communications and Mass Mobilization in the Shen-Kan-Ning Region, China, 1937-45*, Delhi, 1976 (PH. D. thesis), pp. 310-363.

54. Cf. *HZHS*, p. 330 ; *JFRB*, 9 septembre 1943.

55. Dans la base du Shanxi-Chahar-Hebei, les chiffres dépassent rarement 20 %, cf. *HZHS*, pp. 383-385 ; *JFRB*, 20 mai 1944. Dans la base du Shaan-Gan-Ning où l'influence et la propagande du Parti sont les plus fortes, l'objectif est de mobiliser seulement 50 % de la main-d'œuvre en 1944. (*JFRB*, 22 avril, 1944.) En 1943, 24 % de cette main-d'œuvre était déjà organisée, cf. *HZHS*, p. 708.

56. Cf. *JFRB*, 7 mars 1945.

57. Cf. *HZHS*, p. 386.

58. Cf. *JFRB*, 19 mars 1942.

59. Cf. *JFRB*, 28 janvier 1944.

60. Cf. *Jin-Cha-Ji bianqu de laodong huzhu* (L'entraide de travail dans la région frontière de Shanxi-Chahar-Hebei) (abréviation *JCJLH*), Jin-Cha-Ji, 1946, p. 15 et p. 51 ; *JFRB*, 12 avril 1944.

61. Cf. *JFRB*, 24 juillet 1944.

62. Cf. Lianzhi ZHAO, *Xinminzhu nongcun de laodong huzhu* (L'entraide de travail dans les villages de la nouvelle démocratie), s. l., 1946, p. 59.

63. Cf. *JFRB*, 13 mars 1945.

64. Cf. *JCJLH*, p. 20.

65. Cf. *JCJLH*, pp. 18-19.

66. Cf. *JCJLH*, p. 18 ; *JFRB*, 3 mai 1943.

67. Cf. *HZHS*, pp. 228-231 et p. 318.

68. Il s'agit de la crise provoquée par le blocus des années 1940-1941. C'est alors que les conflits entre communistes et nationalistes atteignent un sommet, marqué par l'« Incident de la 4^e Armée Nouvelle » qui, en janvier 1941, cause la rupture de fait du Front uni.

Pour une description plus complète de l'affaire, cf. C. JOHNSON, *Nationalisme paysan et pouvoir communiste*, Paris, 1969, pp. 139-172. La gravité de cette crise est racontée par Mao lui-même en décembre 1942 : « Nous avons connu les plus grandes difficultés dans les années 1940-1941, lorsque le Kuomintang créa des "frictions" en lançant ces deux campagnes anticommunistes... Le Kuomintang voulait nous faire périr en supprimant les fonds qui nous étaient dus et en nous imposant le blocus économique ; nos difficultés étaient immenses. » Cf. *Œuvres choisies de Mao Tsé-Toung*, tome III, Pékin, 1968, p. 114.

69. Pour l'historique du mouvement de « rectification » (*zhengfeng*) et de la campagne pour « des troupes d'élite et une administration simplifiée » (*jingbing jianzheng*), cf. SELDEN, *op. cit.*, pp. 188-216.

70. Cf. LEUNG, *op. cit.*, pp. 168-172.

71. De ce point de vue, la montée du « nationalisme paysan » (cf. JOHNSON, *op. cit.*, pp. 13-43) n'est pas séparable de l'action de réorganisation sociale menée par le pouvoir communiste.

72. Cf. *JFRB*, 10 février 1944 ; pour l'organisation politique des villageois, voir Zhen PENG, *Zhonggong Jin-Cha-Ji bianqu zhi gezhong zhengce* (Les politiques du Parti communiste chinois dans la région frontalière de Jin-Cha-Ji), s. l., 1942, pp. 14-16.